

Malaise dans la demeure

A Residue of Uneasiness

Corinne May Botz, *The Nutshell Studies of Unexplained Death*

Alexis Lussier

Number 93, Winter 2013

Forensique
Forensics

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68426ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Productions Ciel variable

ISSN

1711-7682 (print)

1923-8932 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lussier, A. (2013). Malaise dans la demeure / A Residue of Uneasiness / Corinne May Botz, *The Nutshell Studies of Unexplained Death*. *Ciel variable*, (93), 29–34.



Three Room Dwelling (baby's crib), 28 x 36 cm; PAGES 29 A 34 : de la série / from the series The Nutshell Studies of Unexplained Death, 2004, épreuves chromogéniques / c-prints

CORINNE MAY BOTZ, *THE NUTSHELL STUDIES OF UNEXPLAINED DEATH*

Malaise dans la demeure

ALEXIS LUSSIER

Depuis les photographies métriques d'Alphonse Bertillon (1853–1914), où il s'agissait de produire une très précise cartographie des lieux de crimes, la photographie judiciaire a depuis toujours été, malgré elle, une « photographie des intérieurs ». Cela d'ailleurs impliquait des contraintes techniques considérables dont Rodolphe Reiss (1875–1929) a souvent témoigné (exiguïté du lieu et manque de recul, éclairage défectueux ou insuffisant, etc.). Aujourd'hui, ces photographies nous apparaissent non seulement comme des « scènes de crime », mais aussi comme de véritables *prises de vue* sur les intérieurs privés, voire intimes, des classes défavorisées autant que des classes bourgeoises du début du XX^e siècle.

A Residue of Uneasiness

Ever since Alphonse Bertillon (1853–1914) first took his metric photographs, in which he tried to produce accurate maps of crime scenes, legal photography has always been, in spite of itself, a “photography of interiors.” This involved considerable technical constraints (cramped quarters with no place to pull back, poor or insufficient lighting, and so on), as Rodolphe Reiss (1875–1929) often demonstrated. Today, these photographs seem to us to be not simply “crime scenes,” but also actual pictures of private, even intimate interiors belonging to the lower and



Living Room, 102 x 127 cm



Three Room Dwelling (gun), 28 x 36 cm

C'est aussi les espaces intimes et les lieux reclus qui semblent animer la démarche photographique de Corinne May Botz, comme en témoigne son projet *Haunted Houses* qui consistait à recueillir les témoignages de personnes attestant vivre dans un lieu hanté, et dont « les maisons » font l'objet d'une série de photos où rien de vraiment spectral ne semble devoir être photographié, sinon un rayon de lumière, un détail, un pan de mur ou une trop banale chambre à coucher. Il suffit du lieu, pourrait-on dire, et de la charge du témoignage qui atteste que ce lieu est, en quelque sorte, travaillé de l'intérieur par un drame invisible. Le lieu est ici un espace partagé, habité, hanté par quelque chose qu'on ne voit pas, et qui ne peut que magnétiser le regard à la recherche des indices qui pourraient en supporter l'hypothétique manifestation.

The Nutshell Studies of Unexplained Death, littéralement « études d'une mort inexpliquée dans une coquille de noix », c'est d'abord dix-huit maquettes conçues durant les années 1930 et 1940 par Frances Glessner Lee (1878-1962), fondatrice du Département des Sciences médico-légales de Harvard et capitaine d'honneur de la police d'État du New Hampshire. Ces étonnantes maquettes, réalisées à des fins didactiques à l'aide de maisons de poupées, proposaient de reconstituer à l'échelle 1:12 des scènes de crimes ou de morts violentes, pour entraîner les futurs enquêteurs à lire les détails d'une scène et à rétablir la cohérence des faits par l'analyse et l'interprétation.

Avec son projet du même nom, *The Nutshell Studies of Unexplained Death*, Corinne May Botz a produit une série de gros plans des maquettes de Lee comme s'il s'agissait, là aussi, d'un lieu intérieur, d'un espace privé, hanté par la mort en dépit du rendu très soigné de la quotidienneté. Comme on ouvre une coquille, une boîte ou un tiroir, la photographie nous fait littéralement entrer dans les « lieux du crime » en nous rappelant, comme il est écrit sur l'inquiétante petite cabane forestière, que nous sommes devant quelque chose qui est caché,

middle classes of the early twentieth century. Intimate spaces and cloistered places also seem to drive Corinne May Botz's photographic approach. For her project *Haunted Houses*, she gathered accounts from people who said that they had lived in a haunted place and took pictures of their "homes" in which nothing truly ghostly seems to have been photographed, except perhaps a ray of light, a detail, a section of wall, or a too-banal bedroom. The place itself, one might say, and the weight

In casting a photographic gaze at Lee's dioramas, Botz can't help but call into question the analytic objectivity of forensics as she dramatizes the scenes by using framing effects, amplifying colours, or upsetting our sense of proportion.

of the testimonial were enough to attest that the house was somehow inhabited from within by an invisible drama. These places are shared, inhabited, haunted by something that we don't see and that can only draw the gaze irresistibly to the search for clues that might support the hypothetical manifestation.

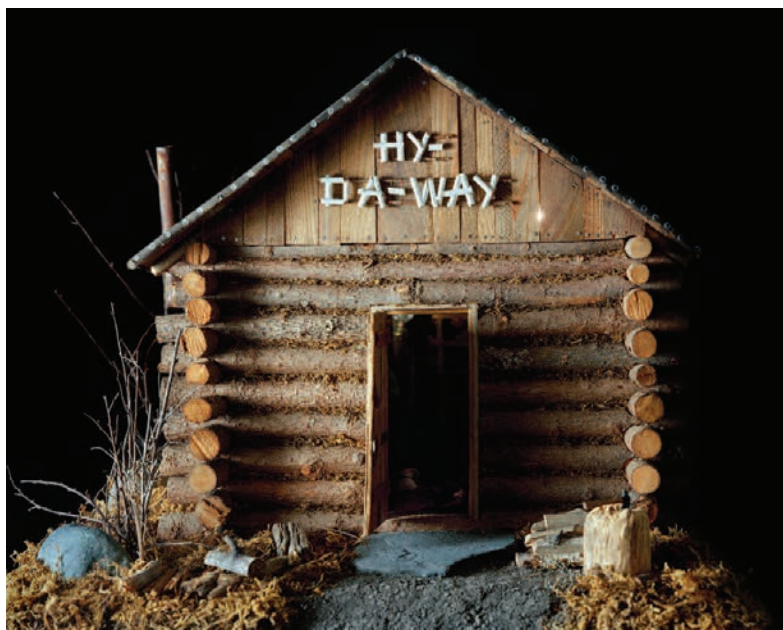
Originally, *The Nutshell Studies of Unexplained Death* consisted of eighteen dioramas made during the 1930s and 1940s by Frances Glessner Lee (1878–1962), founder of Harvard University's Department of Legal Medicine and honorary police captain of the New Hampshire State Police. These stunning dioramas, made from dollhouses for didactic purposes, were reconstructions, on a 1:12 scale, of crime scenes and murder scenes, to be used to train future investigators to "read" the details of a scene and establish the pertinence of facts through analysis and interpretation.



Dark Bathroom, 76 x 102 cm ; Parsonage Parlor (doll), 18 x 11 cm



Three Room Dwelling (gun), 28 x 36 cm



Log Cabin, 76 x 102 cm

dissimulé (« hy-da-way » ou *hide away*) et que ce qu'on y trouvera est censé ne pas être ouvert ou révélé. *Hideaway*, c'est aussi un endroit pour se cacher, une planque.

En posant un regard photographique sur les maquettes de Lee, le travail de Corinne May Botz ne peut que mettre à mal le souci d'objectivité analytique de la forensique pour dramatiser la scène par des effets de cadrage, en amplifiant l'éclat des couleurs ou en bouleversant notre sens des proportions. Il faut aussi souligner, dans ces photographies, une certaine qualité *floue* qui participe du cadre, de la mise en valeur d'un détail plus saillant, et qui a pour effet de subjectiver le gros plan tout en donnant à l'image le caractère d'une vision ou d'un rêve. Quelque chose, en somme, dont la forme n'est pas tout à fait arrêtée. Ainsi, le gros plan sur la tête ensanglantée de la poupée,

Aujourd'hui, ces photographies nous apparaissent non seulement comme des « scènes de crime », mais aussi comme de véritables prises de vue sur les intérieurs privés, voire intimes, des classes défavorisées autant que des classes bourgeoises du début du XX^e siècle.

en produisant une sorte de mise à plat de la perspective, finit par donner l'impression d'un corps *aberré*, et non pas seulement assassiné. Plus déstabilisante encore est la situation de la poupée renversée dans une baignoire, où l'on distingue un visage écrasé sous un faux et immobile jet d'eau, alors que l'informe jupon blanc fait *tache* au milieu de l'image. Façon de nous rappeler que devant l'insolite disposition d'un cadavre, la photographie est toujours aussi photographie d'un corps *tombé*, devenu lui-même chose en désordre.

In her project of the same name, *The Nutshell Studies of Unexplained Death*, Botz has produced a series of close-ups of Lee's dioramas as if they, too, were interior spaces, private places, haunted by death in spite of the very careful rendering of daily life. As if opening a shell, a box, or a drawer, the photographs literally take us into "crime sites" while reminding us, as do the letters "HY-DA-WAY" affixed to the tiny log cabin, that we are seeing something that is hidden away and what we find there is not supposed to be opened or revealed. *Hideaway* is also a place to hide – a *hideout*.

In casting a photographic gaze at Lee's dioramas, Botz can't help but call into question the analytic objectivity of forensics as she dramatizes the scenes by using framing effects, amplifying colours, or upsetting our sense of proportion. Also prominent in these photographs is a certain *blurred* quality to the framing that highlights a prominent detail, and that has the effect of subjectifying the close-up while making the image seem like a vision or dream – something whose form isn't completely apprehended. For instance, the close-up of the doll's bloody head, by somehow flattening the perspective, gives the impression not only of a murdered body but of an *aberrant* body. Even more unsettling is the positioning of the doll upside down in a bathtub, its crushed face under an immobile flow of fake tap water, while the shapeless white slip makes a *stain* in the middle of the image. It's a way of reminding us, because the cadaver is in a bizarre position, that the photograph is always also a photograph of a *fallen* body, which has become a messy thing.

All of these effects displace the gaze at Lee's houses to isolate single images and place them within the register of ambiguity. It is true that these eighteen miniatures are striking for the almost obsessive concern with detail and the quality of the reconstruction – which, in fact, only increases our discomfort with the fundamentally strange nature of the scene. Here, even the overall views are always in a *tight shot*. Everything is too *small* and at the same time bizarrely *enlarged*,



Blue Bedroom, 127 x 102 cm

Tous ces effets déplacent le regard porté sur les maisons de Lee pour en isoler une image et l'inscrire sur le registre de l'ambiguïté. Il est vrai que ces dix-huit miniatures frappent par le souci quasi obsessionnel du détail et la finesse de la reconstitution. Cela d'ailleurs ne fait qu'augmenter notre malaise devant le caractère foncièrement étrange de la scène. Ici, même les vues d'ensemble sont toujours en *plan rapproché*. Tout y est trop petit et en même temps bizarrement *grossi*, amplifié. Car ce n'est pas seulement l'image du meurtre, ni même d'ailleurs la scène du crime, qui est représentée, mais parfois l'image d'une paire de pantoufles, d'une commode, ou encore d'un manteau de cheminée où apparaît un trop gros et presque suspect filin rouge. Pièces à conviction ou indices de l'étrangeté même d'un lieu qui n'est plus à l'échelle dès lors que la photographie s'en est saisie.

Si le crime et le désordre d'une poupée ensanglantée ne sont pas forcément montrés, c'est aussi parce que moins on en voit et plus on en imagine. C'est le sentiment de la proximité du crime qui semble produire une sorte d'ascendant sur les lieux. C'est l'intuition du drame qui enveloppe chaque objet d'une sorte d'*aura* qui rend la scène particulièrement inconfortable. Or, si nous sommes irrésistiblement inquiétés, s'il y a malaise en la demeure, c'est aussi parce que l'association entre les méthodes de la forensique et l'univers des maisons de poupées nous fait inévitablement regarder en direction de l'enfance. Quel que soit le degré d'objectivité de la reconstitution, ces poupées assassinées, ces meubles bousculés, la présence d'une arme ou d'un corps étendu dans un lit ne peuvent que retourner l'innocence des poupées sur le sentiment d'une agression interne ou d'une hostilité latente. Combien d'enfants ont joué à faire mourir leurs poupées, à leur faire violence en tout cas, si ce n'est en faisant éclater la tranquillité d'un lieu imaginaire souvent trop paisible pour les intéresser ?

Alexis Lussier est professeur au département d'études littéraires de l'UQAM et chercheur à FIGURA, centre de recherche sur le texte et l'imaginaire. Il enseigne la littérature moderne et contemporaine, la psychanalyse et les fonctions du regard dans ses rapports avec l'inconscient. Il prépare actuellement un programme de recherche sur l'imaginaire du corps criminel, notamment dans le champ ouvert par la photographie.

Corinne May Botz vit et travaille à Brooklyn, New York. Son travail s'intéresse à la perception de l'espace et à nos rapports émotifs avec l'architecture et les objets. Ses photographies ont été exposées notamment à la Württembergischer Kunstverein à Stuttgart, en Allemagne, à la Bellwether Gallery à New York et au Centre of Contemporary Art Znaki Czasu, à Torun, en Pologne. Elle a écrit plusieurs ouvrages, dont *Haunted Houses* et *The Nutshell Studies of Unexplained Death*, publiés par The Monacelli Press, respectivement en 2010 et en 2004. Botz a terminé un baccalauréat en beaux-arts au Maryland Institute College of Art et est titulaire d'une maîtrise en beaux-arts du Bard College. Elle enseigne la photographie à l'International Center of Photography et au John Jay College of Criminal Justice, à New York. Botz est représentée par la Bonni Benrubi Gallery de New York. corinnebotz.com

amplified. For Botz has photographed not only the image of the murder or the crime scene that is represented, but, sometimes, a pair of slippers, a toilet, or a mantelpiece above which appears a too-large and almost-suspect red rope. These are pieces of incriminating evidence or clues to the very strangeness of a place that is no longer to scale now that the photograph has captured it.

If the crime and the messiness of a bloody doll are not always shown, it is because the less we see, the more we imagine. The feeling of proximity to the crime seems to produce a sort of influence on the place; the intuition of the tragedy envelops each object with a sort of *aura* that makes the scene particularly uncomfortable. And yet, if we are irresistibly disturbed, if there is a residue of uneasiness, it is also because the association between the methods of forensics and the world of dollhouses inevitably makes us look toward childhood. No matter how objective the reconstruction, these murdered dolls, this overturned furniture, the presence of a weapon or a body stretched out on a bed can only turn the innocence of dolls toward the feeling of an internal assault or a latent hostility. How many children have played at killing their dolls – or, at least, at doing violence to them – if only to break the tranquillity of an imaginary place that is often too peaceful to interest them? *Translated by Käthe Roth*

Alexis Lussier is a professor in the department of literature at UQAM and a researcher at FIGURA, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire. He teaches modern and contemporary literature, psychoanalysis, and the function of the gaze in its relationship with the unconscious. He is currently preparing a research project on the imaginary of the criminal body, notably in the field opened by photography.

Corinne May Botz lives and works in Brooklyn, New York. In her work, she investigates the perception of space and our emotional connections to architecture and objects. Her photographs have been internationally exhibited, including in shows at Württembergischer Kunstverein in Stuttgart, Germany; Bellwether Gallery in New York; and the Center for Contemporary Art, Torun, Poland. She is the author of *Haunted Houses* (Monacelli Press, 2010) and *The Nutshell Studies of Unexplained Death* (Monacelli Press, 2004). Botz received a BFA from the Maryland Institute, College of Art, and an MFA from Bard College. She teaches photography at the International Center of Photography and John Jay College of Criminal Justice in New York City. Botz is represented by Bonni Benrubi Gallery (New York City). corinnebotz.com
